

Luc Arkansas

L' Evènement historique de Marseille. N01

NOUVELLE

7

L'Evènement historique de Marseille

Ce que je vais vous conter là, mes bonnes gens, vous pourrez le répéter sans scrupule autour de vous et, si par la suite les marseillais m'en tiennent rigueur, qu'ils sachent d'ores et déjà que je m'en fiche, mais alors : comme de l'oeil factice de M. Savorgnan de Brazza qu'il perdit un matin d'automne en bêchant son jardin ! S'ils ne veulent point, un jour, de mon nom au coin d'une rue, qu'ils la gardent leur plaque ; à Nice, ma ville natale, on m'en offrira certainement plusieurs ! D'ailleurs, comme l'on connaît ses saints, on les adore, et ceux-là sont plutôt du genre vindicatif, je ne voudrais pas figurer pendant des siècles en face d'un hangar ou d'une porte d'usine, ni compléter l'angle de la rue " Acromégalie "... de l'avenue " cent issues "... ou du boulevard " A. Lassoiffé " ! Ils ont le chic pour baptiser leurs voies de communication, je vous assure !

Après tout, qu'ai-je à faire de l'estime des marseillais qui disent sans gêne de ma ville qu'elle est oisive, vaniteuse et pomponnée ? Et vous alors qui travaillez maintenant comme des abrutis, quand il est si facile, en Provence, de ne rien faire ? A ce train-là, vous avez perdu et la sérénité morale et la joie de vivre de vos ancêtres ! Ah, le Marseille du siècle dernier, c'était quelque chose ! Parfaitement, je le soutiens ! Regardez-vous et comparez... Et puis, je trouve qu'il y a fort désagréablement chez vous, outre d'incessants courants d'air, un laisser-aller notoire des choses, des animaux

et des gens dont je ne vous félicite pas. Vous êtes des négligents, voilà tout ! Je note d'ailleurs au passage, sans pouvoir me l'expliquer, que ce fait est incompatible avec votre prétention naturelle, par trop connue. Réellement, je vous le dis : vous me décevez énormément !

Vous qui me lisez et qui n'êtes probablement pas plus de Marseille que de Nice, n'allez pas croire que nous sommes les uns et les autres des êtres impossibles et belliqueux ; quand même pas et vous vous tromperiez totalement. S'il est vrai que nous entretenons une inexplicable rancune, et que nous nous adressons régulièrement de vilains mots, il n'est pas moins fondé que tout ceci n'est absolument pas méchant pour deux sous. Je dirais même que, dans le bas de nos coeurs, du côté du ventricule gauche, nous dissimulons une petite affection réciproque, bien cachée. Cependant, personne ne voulant faire les frais du premier pas, la pacification n'est pas pour demain encore. Alors, tout en nous reconnaissant mutuellement les héritiers directs d'un patrimoine commun, nous nous faisons de temps en temps des jalousies, dont nous convenons in petto de la stupidité...

D'abord, je dois dire que ce sont toujours les mêmes qui commencent. Mais si ! " Eux, les pauvres, doivent travailler pendant que nous faisons les fainéants ! " Ah, je regrette, vous l'avez dit ! " Eux se fatiguent la colonne vertébrale pour assurer nos approvisionnements, en chargeant

navires et convois ferroviaires, pendant que nous nous prélassons au soleil... ". Saint-Tropez, spécialement en a pris pour son grade là-dessus! Ils n'ont pas hésité à nous qualifier de " coulevres " ! Croyez-vous que l'on puisse recevoir une telle gifle sans protester ? De même, pourquoi ont-ils raconté par voie de Presse, que nous étions des fêtards pomponnés et vaniteux, alors que nous savons accueillir fraternellement tous les peuples de la Terre ? S'ils n'avaient rien dit de si méchant, nous aurions difficilement pu leur répliquer, c'est logique.

De toute façon, comme il a déjà été dit, ce n'est pas aujourd'hui que les choses s'amélioreront entre nous, car il y a belle lurette que nous n'y croyons plus et que nous échangeons grimaces et coups de bec. L'un des maires de l'endroit, (celui que l'on appelle " la grande gueule ") est allé jusqu'à tirer la langue au Maire de Nice, par photo interposée, selon un courrier officieux, je le sais. De nos jours, notre individualisme reparaît plus que jamais, puisque nous voulons maintenant morceler la Provence! Et les Corses qui s'y mettent de leur côté ! Ce sont pourtant les mêmes héritiers, ceux-là, on ne s'y trompera point.

Donc, vous constaterez honnêtement que si l'on s'emporte fréquemment, c'est essentiellement par habitude. Nous sommes de grands nerveux et nous le reconnaissons. Cette vivacité de caractère est due au sel méditerranéen, le même qui, paraît-il, nous dote d'un esprit aussi éveillé que subtil. Taratata ! C'est écrit dans le Larousse. Après

tout, vous n'avez qu'à consulter la liste des hauts personnages qui sont nés sur notre sol et qui ont fait l'histoire. Il faudrait deux volumes comme celui-ci pour la contenir cette liste, alors...

Finalement, pour ne rien vous cacher, ces petites disputes nous amusent. Elles sont le prétexte d'excellentes taquineries et de divertissantes farces. Nous trouvons malin plaisir à faire pester l'autre, que voulez-vous, c'est ainsi.

Ce matin, puisque les marseillais ont de nouveau fait courir les pires rosseries sur le compte des niçois, je vais donc tout dire, tout divulguer. Tant pis pour eux ! La prochaine fois, il se tairont. A mon tour de les houspiller proprement puisqu'ils le méritent.

En effet, j'accuse publiquement les phocéens d'avoir gardé très longtemps le secret sur une affaire, qui, en toute honnêteté, nécessitait d'être largement dite et répandue. Il est vrai que si nous les azuréens, nous sommes des " pomponnés ", eux, les marseillais font preuve d'une fierté insolente et déplacée, de loin supérieure à notre dignité légitime, allant jusqu'à s'entretuer pour des riens et bien moins encore... On se souvient de la triste affaire du vieux cordonnier José Godasson, habitant le quartier du " Panier " (...) qui, déshonoré par sa fille - laquelle, de par sa profession, usait au contraire les chaussures - se donna la mort en se pendait au balcon du deuxième étage, non sans avoir au préalable trucidé et son âne Antoine (le dernier de la ville, le pauvre, blanc comme neige et forcément innocent !) et son chat rouge à queue verte, nommé Clown , puis décapité ses géraniums à feuilles noires, originaires du Gratémoila. D'ailleurs, comme chacun sait, M. Marcel Pagnol a talentueusement parlé de l'honneur marseillais, haut et sans appel qui

s'avère aveuglément jusqu'au-boutiste sans raison véritable.

Pourtant, si beaucoup d'histoires de l'académicien provençal sont de pures fictions, la mienne, ici, a le mérite d'être absolument authentique. En toute justice, ami lecteur, j'attends donc vos coups de chapeau pour la divulgation de ce secret mystérieux et je vous en remercie à l'avance.

Une fois de plus, ces grincheux-là ne souffrent ni la critique la plus anodine, ni la moindre dérision et c'est pourquoi ils ont souverainement dissimulé l'affaire peu flatteuse que voici.

Vers les années... Ah! tiens, cela remonte à si loin déjà que j'en ai oublié la date. Pour couper court, disons que la chose se passait vers ces années-là... Il y avait un pêcheur, pas trop vieux et pourtant veuf. Ce n'est pas souvent qu'ils sont veufs, les pêcheurs; en général dans cette profession ce sont surtout les femmes à qui cela arrive. Il se nommait Lambété, habitait une langue de terre à l'ouest de la ville, dans une cahute misérable, avachie dans le sable de la plage, avec la mer à deux pas exactement. Il n'avait pour seul compagnon que son chien Paul, lequel avait eu un frère de lait, appelé Pierre, mais qui avait péri sous les roues d'un fiacre, le malheureux.

Lambété était connu de tout le monde à Marseille, car il vendait sur les quais les rares poissons pêchés dans le port, ayant un droit exclusif pour cela, ne pouvant s'offrir ni la location d'une zone en mer, ni le bateau

indispensable pour y aller. En toute modestie il se contentait du menu fretin qu'il trouvait à tirer du bassin, en promenant son filet au bout d'une perche, le long des quais et des appontements. Evidemment, cette pêche n'était ni rémunératrice, ni très facile, car la plupart du temps, faute d'attraper des poissons, son piège se refermait sur les hélices des bateaux, s'embarlificotant dans les pales, et cela provoquait inmanquablement des histoires épouvantables avec les capitaines qui se mettaient à brailler comme des veaux. Ces algarades s'entendaient depuis le Château d'If, à quelques distances au large et cela permettait au gardien de l'endroit d'obtenir "gracieusement" des nouvelles de son vieil ami le pêcheur. "Lambété se porte sûrement bien, puisque ça ronchonne là-bas..." se disait-il philosophiquement.

Cette activité, bien que très médiocre, permettait cependant à Lambété d'acheter le strict minimum : du pain, du vin, un morceau de boeuf à bouillir par semaine, ainsi qu'un bel os charnu pour Paul. C'était du reste un homme sans ambition qui ignorait souverainement la vanité, se contentant de cette existence des plus modestes, ne faisant de mal à personne et vendant correctement des poissons petits mais fort bons.

Or, pour ne pas faire mentir le proverbe, que j'invente en l'occurrence et qui dit très justement que: "les grands sont gourmands au point de convoiter la misère des petits...", il se trouva parmi ses confrères, un

un patron d'affaires, particulièrement fortuné, disposant d'un navire spécial, avec équipage hautement compétent, plusieurs poissonneries en ville, etc, qui, par jeu, par idiotie et méchanceté, voulut ruiner le pauvre homme déjà fort misérable. Une nuit, juste après avoir joyeusement fêté l'apport de nouveaux gros capitaux sur ses comptes bancaires, il lui vint l'idée, saugrenue et scélérate, de jouer un vilain tour au malheureux Lambété, absent des lieux à cette heure tardive. Avec l'aide de quelques complices, l'ignoble individu déposa dans le bassin du port, une bonne centaine de poissons rouges, d'eau douce, lesquels, pour avoir été éduqués au préalable, s'accommodèrent parfaitement de la méditerranée. Sitôt en place, le commando rouge commença à pourchasser, puis à dévorer le menu fretin intéressant la pêche de Lambété...

Comme on le sait, le bassin du port de Marseille étant vaste et profond, durant plusieurs jours, le pêcheur solitaire ne s'aperçut de rien. Il lui arrivait si rarement de faire une bonne pêche, qu'il ne manifesta aucune surprise de n'attraper bientôt plus rien ou pas grand-chose. Au bout d'une semaine, pourtant, n'ayant vendu pour tout ce temps-là qu'un poisson noir d'une livre, deux petits poissons jaunes indigestes, un vieux crabe dur comme le granit ainsi qu'une méchante murène égarée et vénimeuse, qu'il assura être une anguille à un étranger de passage, il se posa inévitablement des questions. Ce n'était vraiment pas normal

cette fois! Quelque chose venait certainement d'arriver, mais quoi ? Que se passait-il tout à coup ? Finalement, un matin, il remonta plusieurs gros poissons rouges, pris dans les mailles de son filet et, sans pouvoir s'expliquer leur présence en eau salée, il n'en éprouva pas moins un long frisson de crainte. Ces vilaines bêtes-là dévoraient incontestablement son fretin, et à brève échéance, Paul et lui seraient condamnés à mourir de faim ! En effet, il n'y avait apparemment aucune solution au problème, car , s'il les pêchait à leur tour, personne ne voudrait de ces poissons rouges, beaucoup plus indigestes encore que les jaunes, dont la Mère Finette avait failli périr. D'ailleurs, à la suite du décès suspect du touriste auquel il avait vendu une " anguille ", il se savait surveillé et ne pouvait commettre aucune incartade. Profondément désespéré, il pleura longuement cette nuit-là. La vie ne l'épargnait pas ; la malchance le poursuivait avec opiniâtreté. Qu'allait-il devenir ? Et son chien qu'il aimait tant, comment supporterait-il une misère aussi grande. A coup sûr, Paul changerait de maître cette fois. Il était déjà si maigre ! Rien qu'à l'idée de perdre également la compagnie de son chien, le pauvre homme se prit à sangloter de plus belle, jusqu'au moment où, alarmée, cette bonne bête se leva de son paillason pour venir lui lécher affectueusement la joue. Accablé, le pêcheur saisit tendrement l'animal dans ses bras, et après de longues caresses, dit gravement à son chien :

- Si tu me quittes, Paul, je t'assure que j'irai me noyer dans le port ! Ainsi, j'en aurai fini avec cette mauvaise existence...

Paul ne manqua pas d'engueuler vertement son maître pour ces paroles déplacées, car il était très intelligent et comprenait tout.

Le lendemain, la pêche fut encore moins fructueuse que jamais et, deux jours plus tard, il ne remonta dans son filet que des algues et des poissons rouges... Il n'y avait plus rien : il était ruiné cette fois ! Il partagea bientôt ses derniers vivres avec le chien, puis, quand tout se trouva épuisé, ils durent, la nuit, courir les poubelles des boulevards afin de recueillir les miettes des nappes. Assez vite, les pêcheurs apprirent que Lambété était bel et bien " ennuyé " et s'en amusèrent en lui faisant parvenir d'infâmes lettres anonymes.

Puis, à son tour, toute la ville de Marseille prit plaisir à taquiner le malheureux , et la Presse, elle-même, crut bon - pour son tirage - d'alimenter ses colonnes avec de délicieux petits ragots, bien préparés et soigneusement épicés. Ainsi, par exemple, ce jeune journaliste en mal de public, qui fit aussitôt parler de lui en titrant fort originalement son article de la façon suivante : " Non content de repêcher sans cesse tous les ennuis de la mer, Lambété se noie dans le poison rouge ! "